

L'ÉTÉ DES ÉCRIVAINS

«L'été viendra» (inédit)

LE PRINTEMPS s'apprêtait à battre officiellement pavillon quand on m'a demandé un texte sur l'été. Mais tout alentour évoquait l'hiver qui n'en voulait finir, et même se permettait de commencer vraiment, blanchissant au nord les crêtes du Jura, tandis qu'au sud le lac gris-fer émergeait à peine dans son haleine glacée.

Cette lettre, rien que cette lettre qui mentionnait le mot *été*, m'a procuré un petit coup de chaleur. Pas facile, me suis-je dit, d'évoquer l'été en plein hiver. Attendez. Parons au plus urgent. Déjà, je transpirais, et rien n'est plus doux que cette sorte de projection dans un proche futur prometteur, pas de doute, il fera chaud, quand on se fatigue à grelotter. J'ai donc inscrit le sujet dans un angle de page, cette page effrayante où des mots encadrés se bousculent, se chevauchent et s'enchevêtrent dans un méli-mélo de points d'exclamation qui prétendent interpellier ma mémoire, pousser à des actions particulières avant qu'il soit trop tard. Ainsi presque réchauffé par cette évidence que l'été ne serait plus très long, je me suis payé une paresse estivale au début d'un printemps qui jouait à l'hiver.

Et les jours, les semaines ont passé. J'avais tout le temps de m'atteler à ce sujet d'été. Un avril explosif m'a expédié dans des langueurs hors de saison et j'ai cherché refuge sous le cerisier en fleurs, redécouvrant la voluptueuse sensation d'une sueur qui mouillait le front sans que l'effort y soit pour quelque chose. Avec l'avidité stupide des gens qui sortent tout juste de l'hiver, j'ai quitté l'ombre pour me camper face au soleil. Ça commence par caresser et, si l'on insiste, ça se met à pincer, à mordre, à envahir. Nouveau crochet sous le cerisier. La mémoire se repaît de l'été dernier, trente degrés à l'ombre, corps inerte, avachi, liquéfié. Quelle horreur! De l'air! Du frais! De l'activité! Au-dessus de 27 degrés centigrades, je ne suis plus qu'un esprit assoupi flottant dans un marécage de corps. Et quand il persiste à occuper le monde, ce ciel bleu ciel sous lequel ils s'étendent, à cause du soleil, ce ciel qu'on dirait peint sur commande de l'office du tourisme m'irrite et j'explore avec perfidie, sur mon linge, l'arrivée d'un troupeau de nuages qui le bouleversera, le remplira de menace et de créatures étranges qui peuvent épouser jusqu'à la forme du menton de ma première institutrice, le noircira, j'attends l'orage qui me réconcilie avec les canicules.

Le cerisier avait déjà semé ses fleurs. Ces légers délires printaniers me plaçaient en principe en condition idéale pour parler de l'été; l'aide-mémoire, dont j'avais pris soin de corner un angle, m'incitait à ne plus tergiverser, tandis qu'une mouche tourniquait vers mes tempes. Il faisait chaud, chaud au point que j'ai compris mon erreur: c'est en hiver, quand il gèle à pierre fendre, qu'on parle le mieux de l'été. A cause du désir. Du coup, j'étais comme un potache emprunté devant un sujet de rédaction aussi traître et intraitable que l'été. Faute de mieux, j'ai misé sur cette idée du point de vue inverse, garante selon mon inspiration bloquée d'un texte vivant. J'ai voulu chausser ces gros sabots (parler du jour dans le noir et de la nuit dans la lumière, de la liberté sous l'oppression et de l'oppression sous le cerisier, etc.), gros sabots éculés qui menaient évidemment tout droit à une suite d'équa-

tions vides de sens, de thèses et d'antithèses fuyant toute conclusion sur les chemins battus. Sur cet échec, j'ai invoqué le secours de souvenirs personnels liés à l'été, par exemple cette belle journée d'enfance dans les Franches-Montagnes avec Tante Jeanne et Cousine Nicole, ou plus tard je me suis vu au bord de routes lointaines à lever désespérément le pouce sous prétexte que les voyages forment la jeunesse.

J'ai subi l'assaut frénétique de mes étés, ce qui restait de beau, de troublant, d'assez précis. Carrousel affolant de la mémoire sens dessus dessous, à grand mélange de dates incertaines et de visages aimés, et de moments inoubliables et de si je pouvais oublier. Assaut trop brusque: je

«Pas facile, me suis-je dit, d'évoquer l'été en plein hiver» (photo Gordon Leverington)

préfère encore dans la mémoire la place qu'il reste pour loger les étés futurs. Mes tentatives avortaient, je n'échappais pas au genre *Un beau jour d'été* ou, pire encore, *Rendez-vous compte quel poète je suis!* J'ai donc remballé mes souvenirs, résolu à raconter bientôt n'importe quoi pourvu que ça se passe en été. Après tout, les écrivains s'échinent rarement à décrire les saisons, ces enfanteuses de clichés par excellence, du général Hiver aux soifs sahariennes, en passant par les printemps triomphants, les cerisiers en fleurs, les soleils de plomb et le goudron fondu. L'été le mieux dit dégouline entre les lignes sans qu'il soit seulement nécessaire de le nommer. Quand le combustible vient à manquer, j'en connais qui se chauffent à la littérature. Une brique de *L'étranger* et un stère de *Cent ans de solitude* pour passer l'hiver, si l'on veut bien mettre de côté quatre ans, onze mois et deux jours

de pluie en prévision de la saison chaude.

J'en étais là, prétextant les premières chaleurs pour justifier mes piétinements, quand Mamert, Pancrace et Servais, les saints de glace, m'ont saisi à la gorge et ne m'ont plus lâché de deux semaines. Il était temps de conclure au bord d'un été devenu inimaginable et que je ne savais pas mieux dire en frissonnant qu'en transpirant. Le délai inscrit un jour en coin de page arrive à échéance: 1er juin au plus tard! Il ne me reste qu'à oser le point final, que je vous prie de voir immense et hérissé de courts rayons comme le soleil blet qui vous regarde, en tête de ce journal.

Jean-B. VUILLÈME

Né en 1950, auteur de romans et de nouvelles, dont *Plethore* et *Le règne de Plethore* (Piantanida, 1983)



ESTIVALES

Chaque semaine jusqu'au 1er septembre, vous trouverez dans cette page un texte inédit d'un jeune écrivain suisse sur le thème de l'été, une recette de cuisine du terroir français à emporter en pique-nique, un poème évoquant l'été et des suggestions de lecture en édition de poche.

L'ÉTÉ GOURMAND

Les gougères

DE Martine Quillot, cette recette typiquement bourguignonne. En réalité ni entrée, ni fromage, ni dessert, les gougères accompagnent surtout le vin. Martine les sert souvent après le fromage pour terminer le vin qui l'accompagnait, avant de passer au dessert. Il faut dire que les dîners qu'elle prépare sont tels que l'on n'a, hélas, plus faim du tout à ce moment-là!

A préparer le matin même
Pour 4 personnes

80 g de beurre
125 g de farine
4 œufs
150 g de gruyère
muscade râpée, sel, poivre

Faites bouillir dans une grande casserole un quart de litre d'eau. Salez, poivrez et jetez-y le beurre. Hors du feu, ajoutez en remuant la farine jusqu'à ce que la pâte épaississe. Ajoutez ensuite les œufs un à un sans cesser de remuer, puis le gruyère coupé en petits dés, et une pincée de noix de muscade râpée. Beurrez une tôle à pâtisserie et répartissez-y les grosses cuillères à soupe de pâte. Faites cuire à four chaud (thermostat: 220) pendant trente à quarante minutes. Vérifiez la cuisson avec la pointe d'un couteau: l'intérieur doit rester un peu moelleux.

(extrait de *Déjeuner sur l'herbe*, 200 recettes du terroir par Michel Smith et Christian Flachère, Balland 1982)

L'ÉTÉ EN POCHE

Poésie sans frontières

DANS sa collection de poche Poésie, Gallimard publie le quatrième volume des *Poésies* de Federico Garcia Lorca, comprenant les *Suites* (1921-23) et les *Sonnets de l'amour obscur* (1935); deux œuvres qui n'ont pas été éditées du vivant du poète, la première sans qu'on puisse vraiment l'expliquer, la seconde en raison de son exécution par les nationalistes, un petit matin d'août 1936 (Lorca avait trente-huit ans), et qui ont paru en 1981 en français d'abord grâce aux recherches sur manuscrits d'André Belamich, responsable de l'édition des *Œuvres complètes* de Lorca dans la Pléiade, qui signe aussi la préface inédite et les notes de ce recueil. Vu par les yeux d'un jeune poète, le monde s'offre dans sa fraîcheur originelle: «Ciel clair/Source claire/Oh, comme brillent/les oranges!» puis dans les tourments d'un amour inquiet et traqué: «Mais continue à dormir, ô ma vie/Entends mon sang brisé dans les violons/cependant qu'alentour on nous épèle!».

C'est à la célébration de l'amour que les trouvères, à la suite des troubadours, ont consacré l'essentiel de leur art, hant l'amour et le chant dans le culte de la dame (la *fin amor*), la louange de la Vierge ou de Dieu: à cette poésie ritualisée du «grand chant» s'oppose celle aux formes plus libres des chansons de toile, pastourelles ou ballettes. De ces fondateurs trop méconnus de la poésie française qui ont formé une cons-

cience, sa mémoire, son premier et parfait langage». Emmanuelle Baumgartner et Françoise Ferrand proposent une anthologie de textes en édition bilingue (UGE, 10 x 18, coll. Bibliothèque médiévale): une remonte aux sources de notre lyrisme.

«En baisant, mon cuer me toli/Ma douce dame gent»; ces deux vers du trouvère Gace Brulé ne figurent pas dans le choix de citations poétiques de la *Petite encyclopédie du baiser* de Martine Mourier et Jean-Luc Tournier (Pierre-Marcel Favre). Il est vrai que le propos de l'ouvrage est plutôt historique - sociologique - anthropologique, mais sur le mode léger, et que les poètes ne sont qu'une des nombreuses autorités convoquées à cet essai de définition d'un geste mystérieux...

Revenons à la poésie avec la collection Folio junior qui vient de publier trois titres, présentés et illustrés avec soin, que les adolescents ne seront pas seuls à lire avec intérêt: *Charles Baudelaire, un poète*, présentation et choix de textes de Patrick Jusserand (titre en marge duquel on peut relire l'étude de Roger Kempf, *Dandies, Baudelaire et Cie*, rééditée dans la collection Points du Seuil); *Eugène Guillevin, un poète* par Jean-Pierre Le Dantec; et *Dieu en poésie* par Jean Grosjean où se lit par exemple ceci: «On le rencontre sans voir sa tête/On le suit sans voir son dos» (Lao Tseu).

L'ÉTÉ EN POÉSIE

«Été»

À Francis Viéty-Griffin.

Été, roche d'air pur, et toi, ardente ruche,
Ô mer! Eparpillée en mille mouches sur
Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche,
Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur;

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où crève infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses
Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil,
Nids purs, écluses d'herbe, ombres des vagues creuses,
Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil!

Dont les jambes (mais l'une est fraîche et se dénoue
De la plus rose), les épaules, le sein dur,
Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue
Brillent abandonnés autour du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées
Dans les cages de feuille et les mailles de mer
Par les moulins marins et les huttes rosées
Du jour... Toute la peau dore les treilles d'air.

Paul VALÉRY,
Album de vers anciens

L'ÉTÉ DES ÉCRIVAINS

Cette rubrique a déjà accueilli les textes inédits suivants: «Adam et Ève» d'Adam Biro (7 juillet), «Extraits d'un journal d'été» de Marie-José Piguet (14 juillet), «Pour la seconde fois» d'Adrien Pasquali (21 juillet).

Abonnez-vous
au Samedi littéraire

49 Fr. s. par an
pour 52 numéros